

imane  
humaydane

cales



d'autres vies

DU MÊME AUTEUR  
*sous le nom de Humaydane-Younes*

Ville à vif, *Verticales*, 2004

Mûriers sauvages, *Verticales*, 2007

d'autres vies



imane humaydane

# d'autres vies

roman

*traduit de l'arabe (liban)  
par nathalie bontemps*

verticales

Titre original : HAYAWAT OUKHRA  
[Éditions Dar Errawi, Beyrouth, 2010]  
© Éditions Gallimard, octobre 2012.

*à Inaam et May  
présentes à tout instant malgré l'absence*



« *When will you be back home?* » m'a-t-il demandé alors que nous étions en route vers l'aéroport de Mombasa. Je ne lui avais pas dit que je rentrais. Je n'avais pas dit que je partais. Seulement que le Liban me manquait. Je sais que le manque n'est pas tourné vers un lieu déterminé, mais envers ce que je perds chaque jour de l'intérieur, ce que je perds dans l'absence. Envers ce que j'élabore à partir des images que j'ai longuement conservées dans ma tête. Comme si, à présent, il n'en restait rien. Il s'est passé plus de quinze ans depuis mon départ. Je sais qu'en retournant à Beyrouth, je ne recouvrerai pas ce que j'ai perdu, mais j'en confirmerai la perte. Je confirmerai que ce qui m'a manqué était dans ma tête, dans ma tête uniquement. Je ne pourrai le communiquer à personne, pas même à lui.

J'ai laissé Chris derrière moi. Tout comme j'ai laissé sa lettre sur la table de chevet, sans l'ouvrir. Je sais ce qu'elle contient : de l'argent dont je ne veux pas, et une question sur mon retour. Depuis notre mariage, il m'a toujours laissé

des sommes sous enveloppes. Nos mains ne se sont jamais touchées, pas même une seule fois, quand il me donnait de l'argent.

Le jour qui a précédé mon voyage du Kenya au Liban, Chris était occupé au laboratoire quand j'ai téléphoné. Son assistante m'a répondu, et j'ai raccroché afin qu'il me rappelle. Il ne me demanda pas ce que je souhaitais, absorbé qu'il était par ce qu'il avait à dire. Il m'informa d'une voix tremblante, comme s'il pleurait, que ses expériences, entamées depuis une année, donnaient des résultats stupéfiants. Bien sûr, il en était heureux. Cependant son bonheur ne put me distraire de ma décision, ni de mon désir nerveux de faire mes valises, de les fermer, et de les poser près de la porte. J'ouvre la valise vide, et y dépose sans réfléchir des vêtements et des affaires. J'ouvre les tiroirs de mon armoire, choisis des sous-vêtements, des tee-shirts en coton et des jeans, les rassemble sur le lit. Puis je pense qu'il y en a trop, et que je dois m'habituer à voyager plus léger.

Je me dis : demain l'avion décolle à huit heures. Donc je dois être à l'aéroport à six heures. Donc il faut me réveiller à quatre. À présent il est plus de minuit, et je ne me suis pas encore couchée. Je vais d'abord aller de Mombasa à Nairobi. Je ne sais pas combien de temps j'attendrai là-bas, à l'aéroport, que l'avion m'emmène à Dubai puis au Liban. Chris m'accompagnera jusqu'à Nairobi, puis il retournera à Mombasa, où est notre maison, où il a son travail. Rien ne me manquera. C'est ce que je me dis en parcourant les pièces de la maison où j'ai vécu tout au long de ces onze années, au

cours desquelles je ne la quittais que pour un retour rapide, chaque année, à Adélaïde, où habitent mon père – Salamah le dérangé – et ma mère – Nadia la silencieuse –, ou pour de courtes vacances en Afrique du Sud. Ou encore pour des déplacements intermittents en fin de semaine, lorsque j'allais de Mombasa à Nairobi pour récupérer les affaires qu'Olga m'envoyait de Beyrouth. Les cours d'anglais, que je donnais dans les écoles d'alphabétisation de l'Unicef à Mombasa, ne suffisaient pas à remplir le temps, incommensurable comme les plaines du Kenya, pas plus que les cours particuliers d'arabe. Malgré cela, je ne me suis pas familiarisée avec le Kenya, hormis les safaris dans les montagnes, la savane qui les entoure, et les réserves d'animaux sauvages.

Beyrouth... Comme elle est loin à présent. Combien de vies ai-je vécues depuis que je l'ai quittée? me demandai-je tout en fermant la seconde valise et en la tirant près de la porte d'entrée. Ai-je vécu de nombreuses vies? Ou bien une seule, qui suffirait à de nombreuses femmes?

Questions auxquelles je ne connais pas de réponse. Je sais qu'il ne m'a pas fallu longtemps pour réaliser que ma vie avait changé quand j'ai quitté Beyrouth. Tout s'est transformé depuis mon arrivée en Australie, avec ma famille incomplète. Même la période des vacances et leur appellation. Les vacances de Noël se sont changées en vacances d'été à Adélaïde, où je suis restée quatre ans, avant mon mariage et mon déménagement au Kenya. L'hiver s'est mis à venir en juillet. Je devais m'acclimater à tout cela, aux lieux, au fait d'avoir quitté mon lieu premier, qui lui aussi avait changé.

Nous n'avons choisi Adélaïde que parce que mon oncle Youssef y habitait. Il était parti avant que ne survienne la guerre civile au Liban. Il était membre actif du Parti populaire syrien<sup>1</sup>. Il avait participé au coup d'État de 1961, et s'était enfui avant que l'armée libanaise ne l'arrête. C'est un Australien qui l'avait aidé à fuir. Il avait fait sa connaissance à Tiro, près de l'aéroport, où il s'entraînait au tir. Il l'aida à s'embarquer pour Chypre, et de là, à gagner l'Australie. Cela se passait quand j'avais cinq ans. C'est comme si j'avais encore à l'esprit la peur de ma mère, Nadia, le souci qu'elle se fit pour son unique frère. Peut-être fut-ce son premier choc, bien avant la mort de son fils, Baha. Elle reçut la nouvelle mensongère que son frère, Youssef, avait été arrêté et liquidé, pour découvrir par la suite qu'il était en réalité sain et sauf, et s'était enfui à l'étranger. Nadia ne se souvient du passé qu'associé aux événements qui ont traversé notre vie. Elle me dit que je suis née le jour de l'agression tripartite contre l'Égypte de Nasser en 1956, et qu'elle a eu très peur de me perdre, alors que je n'étais encore qu'un embryon dans son ventre, lors du tremblement de terre au Liban qui fissura de nombreuses maisons au village, et parmi elles, celle de sa famille à Hasbaya. Elle dit que mon frère, Baha, est né après les événements de 1958 au Liban, tandis que mon

---

1. PPS : parti fondé en 1932 par le Libanais Antoun Saadé qui préconise la grande Syrie. La grande Syrie correspond à la région du Bilad el-Cham (Syrie, Liban, Jordanie, Palestine historique, et quelques régions d'Égypte, d'Irak et de Turquie). *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

père était emprisonné en raison de ces mêmes événements. Elle dit encore que mon oncle Youssef est parti quelques jours après le coup d'État de 1961. Nadia ne diffère en rien de ma grand-mère Nahil, la mère de mon père, qui, elle aussi, voit dans notre arbre généalogique des événements publics avant d'y voir les noms des individus. Sans compter que sa mémoire remonte à une histoire collective qui précède ma naissance, et même celle de son fils, Salamah, mon père... Comme si l'individu, dans ma famille, n'avait une histoire que si le début de sa vie était couplé avec une date mémorable. J'ai toujours pensé que nos destinées étaient liées à ces dates, qui ont obscurément dessiné nos existences, mystère difficile à dénouer ou à dévoiler.

Je ne sais pas si ce dont je me souviens à propos de mon oncle Youssef est ce que j'ai vu et vécu, ou bien si les histoires de sa sœur Nadia, ma mère, m'ont façonné une mémoire qui a grandi avec moi et ne m'a plus quittée. Je crois me rappeler l'arrestation de mon oncle, mais ma grand-mère Nahil me dit que j'étais trop petite, et qu'il est impossible que je m'en souviennne. Elle me dit que je n'avais pas encore achevé ma cinquième année. Malgré cela, quand je pense à mon oncle, j'arrive à imaginer sa colère le soir du coup d'État, comme il maudissait le gouvernement, et lançait que certains de ses membres étaient des « Juifs de l'intérieur<sup>1</sup> ».

---

1. Cette expression fait référence à celle qu'utilisait le leader du PPS, Antoun Saadé, pour exprimer l'idée d'ennemis de l'intérieur.

Mon oncle Youssef est arrivé en Australie et s'est installé à Paradise, petite banlieue d'Adélaïde. Ce nom me sembla excitant quand j'appris que le plus grand cimetière de la région la jouxtait, ainsi que le premier incinérateur pour les corps des défunts. Là-bas également, les Druzes émigrés en Australie avaient construit leur premier cimetière. Peut-être avaient-ils choisi cette banlieue à cause de son nom. C'est que le paradis, pour eux, est toujours sur terre, ou bien c'est un rêve différé, à égale distance entre terre et ciel.

Quand nous sommes arrivés, au début de l'année 1980, nous avons dû habiter chez mon oncle. Je ne l'avais pas revu depuis l'enfance. Il ressemblait à n'importe quel Anglo-Saxon né et vivant en Australie. Surtout avec son fort accent local, qu'il eut tôt fait d'adopter après son mariage avec une femme du cru, travaillant dans un bureau pour les émigrés et les réfugiés. Il ne se lança pas dans des pérégrinations d'une région à l'autre, comme le firent de nombreux Libanais qui arrivèrent sur le continent avant ou pendant les années de guerre. Il acheta une maison à Adélaïde.

À l'aéroport, lorsque nous atteignîmes le hall des arrivées, mon oncle courut vers nous. Il prit longuement ma mère dans ses bras, et, en pleurant, lui demanda comment elle allait. Elle balbutia quelques mots incompréhensibles, puis s'étrangla elle aussi dans les larmes. Il se mit à lui rappeler des choses qu'elle semblait avoir oubliées, ou dont elle avait peut-être enterré les détails sous le poids d'une autre mémoire qui l'avait réduite au silence. Serrant son frère contre elle, ma mère défit le nœud de son silence. Elle parla

quelques minutes, puis se tut, comme elle en avait fait le vœu depuis que mon frère avait été tué. Dès lors, avec le début de sa vie en Australie, il sembla que son mutisme commençait à la lasser, comme si ce choix lui était devenu pesant.

Tout ce qu'elle dit, c'est que Youssef était resté le même. Le fait que ma mère prenne la parole n'étonna pas mon oncle, bien qu'il connaisse l'histoire de son silence depuis la mort de mon frère, Baha. Quant à moi, le son de sa voix me surprit comme une pluie d'été, me rafraîchit et chassa la lassitude d'un voyage exténuant qui avait duré plus de deux jours. Ce qui m'importait n'était pas tant ce qu'elle avait pu prononcer que le fait de l'avoir entendue. Dans la voiture qui nous emmenait à la maison, mon oncle la serra contre lui tandis qu'elle pleurait, et que mon père, par la vitre, regardait les gens, les immeubles, les rues. Son visage était rouge, la sueur ruisselait sur ses tempes et sa nuque, comme s'il était dans un sauna. Il avait gardé le pull de laine avec lequel il était parti du Liban. Il ne démordait pas du fait qu'on était en hiver, et qu'il ne fallait pas l'ôter, bien que la température soit élevée à Adélaïde. Il me sembla alors faible et fragile, sans force, tandis qu'il passait la tête par la fenêtre de la voiture et la tournait dans toutes les directions, ébloui, scrutant les immeubles et les passants comme s'il suivait un film trop rapide pour lui, en répétant tel un disque rayé : « Que c'est beau ! Dieu les protège du mauvais œil ! »

Mon oncle n'avait pas changé. C'est ce qu'avait dit ma mère. Mais il avait développé une forte appartenance à

son nouveau pays. De nationaliste syrien, il était devenu australien, pareil en tout aux Anglo-Saxons. Cela ne l'empêchait pas d'être également membre actif et influent d'une association druze qui porta de nombreux noms durant les différentes périodes de la vie des Druzes en Australie. Elle fut fondée sous le nom d'« Association druze syrienne ». Puis, après l'indépendance du Liban, son nom devint : « Association libano-australienne pour les Druzes ». Après l'émigration d'un grand nombre d'entre eux durant les années soixante, et avant la guerre civile, son nom changea une troisième fois, se fixant sur : « Association des Druzes australiens », et Youssef en devint l'un des responsables.

Nous sommes restés des mois chez mon oncle, avant de trouver un endroit où emménager. Nous avons loué une maison proche de la sienne, dans une zone peu construite. Un nombre limité d'habitations, presque identiques, s'alignaient d'un seul côté de la route. Nous sommes partis avec un grand nombre d'affaires, que nous avons été contraints d'acheter. En revanche, la complicité liant ma mère à son frère, qui était restée chaleureuse et vivante tout au long de ces années passées dans la distance, s'était affaiblie.

Nous n'étions pas les seuls Libanais dans le quartier. Les familles libanaises, surtout chrétiennes et druzes, étaient nombreuses. Cinq habitaient la même rue. Plus tard, d'autres encore s'installèrent dans les rues adjacentes. Nous n'avons pas tardé à faire leur connaissance. Les jardins des maisons donnaient le sentiment que leurs habitants étaient les mêmes depuis longtemps. Ces familles en prenaient soin,

y plantaient des arbres qui leur rappelaient leurs villages, et peut-être leur maison, dans les montagnes.

Adélaïde est la ville des églises. Dans le quartier où nous habitons, on trouvait au moins quatre petites églises, où certains Libanais chrétiens se rendaient tous les dimanches. Ceux-là avaient été contraints à l'émigration, après avoir été chassés une première fois de leurs villages des montagnes. Dans les quartiers voisins, quelques temples protestants peu fréquentés avaient été transformés en banques, cafés, agences immobilières, ou logements pour d'anciens hippies.

Ce qui réjouit peut-être le plus mon père dans notre nouvelle maison, c'est qu'elle était proche du four libanais qui avait ouvert ses portes un an avant notre arrivée. Il se mit à aller lui-même au four « Oasis » dans la rue Victoria, qui donnait sur la nôtre, pour acheter du pain libanais et des *manaïchs*<sup>1</sup> trempés dans le *za'tar*<sup>2</sup> et l'huile d'olive. Le four ne vendait pas que du pain et des galettes, mais aussi des légumes au vinaigre, du *za'tar*, et du *sumac*, que ma mère mettait dans la *fattouche*<sup>3</sup>. Un peu plus tard, on vit apparaître d'autres denrées sur les rayons du magasin, comme du café turc, de la cannelle, du tabac à la pomme pour narguilé. Parfois s'y ajoutaient de petits drapeaux libanais, que le propriétaire du four importait de Chine pour satisfaire les clients nostalgiques.

---

1. Galettes libanaises, le plus souvent au za'tar ou au fromage.

2. Mélange de thym en poudre, sumac, sel et graines de sésame.

3. Salade libanaise à laquelle on ajoute de fins croûtons de pain frits.

« Pourquoi t'es revenue? Pourquoi? Qu'est-ce que tu lui veux à ce pays? »

Olga répète sa question depuis mon retour à Beyrouth, comme si elle ne savait pas.

Est-ce vrai que c'est sa maladie sans espoir qui m'a ramenée? Ou bien les informations du ministère des Déplacés sur la possibilité de récupérer notre maison? Ou bien suis-je venue régler un vieux compte avec une guerre qui a morcelé la famille, bombardé le rêve, interdit toute possibilité de continuité? Suis-je venue chercher Georges, qui n'est jamais arrivé en Australie? J'ai attendu qu'il me suive, et il a disparu. On a dit qu'il avait quitté le Liban par le port de Jounieh, mais il n'est jamais arrivé. Peut-être a-t-il été enlevé. Peut-être n'est-il jamais parti, est-il resté au Liban, prisonnier, disparu, assassiné, peut-être a-t-on enterré son corps, sans qu'un seul membre de sa famille ne sache où il se trouve. Il n'a pas atteint sa destination. Exactement comme tous ces gens qui ont quitté leurs pays pour d'autres,

et ne sont jamais arrivés à bon port. On a dit que son nom figurait sur le bateau qui appareilla ce jour-là pour Lárnaka, mais personne ne l'y avait vu. On a dit qu'il avait fait ses adieux à sa famille à la maison, et puis qu'il était parti au port, bien avant le départ du bateau.

« Pourquoi t'es revenue ? » répète Olga. Puis, quand elle me voit sans réponse, elle se rapproche de moi et me prend dans ses bras tout en semant des baisers sur mes cheveux, mon visage, ma bouche et mon cou. « Tu es fâchée ? » me demande-t-elle. Puis elle revient à la charge : « Pourquoi t'es revenue ? »

La question d'Olga me ramène à une peur ancienne, qui a débuté avant mon départ de Beyrouth. Elle me ramène à la mort de mon frère, Baha, ainsi qu'à la disparition de Georges. D'Adélaïde, dans ma première lettre à Olga, j'écrivis :

« Déménager dans un autre pays et habiter une nouvelle maison ne suffisent pas pour tuer la peur. Celle-ci s'est installée en nous, et la tuer nécessite tout d'abord de tuer une partie de nous-même, nécessite peut-être une amputation. J'ai toujours comparé cela à un petit suicide. Comme de regarder sans crainte dans l'œil du monstre, le regarder et tenter de le tuer, sans savoir alors que, par la même occasion, nous tuons une grande part de nous-même. Mais après, que reste-t-il ? Que reste-t-il quand on a tué la peur ? Reste-t-il la moindre bribe de mémoire ? Ou bien redevient-elle une page blanche ? Et alors, de quoi la remplir ? »

Olga ne m'écrivait pas beaucoup. Elle préférait le

téléphone. Elle appelait tous les jeudis. Elle avait choisi ce jour, et cela devint une tradition entre nous. Tous les jeudis, elle téléphonait, et je lui écrivais chaque fin de semaine. Nous entretenions un dialogue permanent, que chacune menait à sa manière. Moi à travers les lettres, elle à travers la parole. Elle bavardait de plus en plus longtemps, tandis que je riais en l'entendant répéter les mêmes choses, prétextant que je ne l'avais pas bien écoutée la fois précédente. Elle finissait la conversation en disant : « N'oublie pas de répondre par écrit à mes questions. » Parfois, il se passait une semaine ou plus sans que je reçoive son appel. Et lorsqu'elle se manifestait, elle me racontait que les lignes avaient été coupées, que le Liban était devenu le pays des handicapés, des victimes et des meurtriers, que ça allait très mal, et que sa situation à elle se dégradait tout autant.

« La dernière fois qu'on a parlé, tu ne m'as pas dit que tu allais venir aussi vite... », commente Olga. Elle me harcèle depuis mon arrivée à Beyrouth, comme si elle doutait de tout ce que je disais, et ne croyait pas que mon retour ne soit lié qu'au fait de récupérer la maison de Zuqaq el-Balat<sup>1</sup>. Je ne lui ai pas avoué que j'avais lu le rapport du médecin sur son état, regardé le traitement qu'il lui avait prescrit, et qu'elle avait refusé. J'avais vu aussi les analyses et les résultats.

J'ai rassemblé pas moins de treize valises durant mes migrations, réparties sur le Liban, l'Australie et le Kenya.

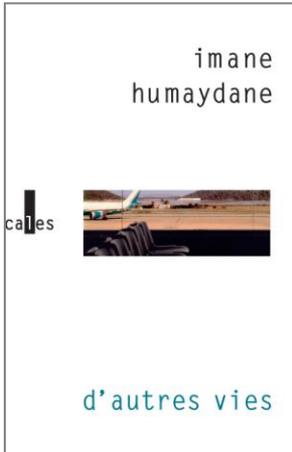
---

1. Quartier de Beyrouth.

## D'AUTRES VIES

Il m'a appelée en début de soirée, au moment où je rentrais à la maison avec Olga. Je ne l'ai pas vu depuis cinq jours. J'accompagnais Olga à l'hôpital pour sa chimiothérapie. J'étais fatiguée, et ne voulais pas répondre. Il m'a envoyé un sms où il demande à me voir une dernière fois. Il part demain matin pour Chicago.

*Have a nice trip back home!* ai-je répondu.



# D'autres vies

## Imane Humaydane

Cette édition électronique du livre  
*D'autres vies* d'Imane Humaydane  
a été réalisée le 17 septembre 2012  
par les Éditions Verticales.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070137060 - Numéro d'édition : 240357).

Code Sodis : N52041 - ISBN : 9782072465840  
Numéro d'édition : 240380.